CONCLUSION

Présent et système verbal

Ainsi il semble que tous ces emplois du présent grammatical latin, dont je viens de faire le tour, et qui, autrement, apparaîtraient immotivés, prennent un sens, et s'expliquent, très simplement, à partir de l'hypothèse qui assigne à cette forme de la conjugaison un signifié positivement temporel — le plus pleinement temporel qui soit —, spécifique et parfaitement définissable. Je dirai donc que le présent — qui est, partout où il y a représentation verbo-temporelle du temps, le temps que moi voit comme sien — apparaît, en pensée latine, comme *un espace de temps limité et immobile* — en somme, comme un îlot de stabilité au milieu d'un océan de mobilité, d'instabilité. Or une telle image du présent est le fait d'un moi qui se voit avoir partie liée avec un moment déterminé, celui où, portant son regard sur le monde, il aperçoit, compris dans le champ déterminé par ce regard — c'est-à-dire partageant avec lui-même ce champ — une « chose instable » qui, un instant plus tôt, n'apparaissait pas dans ce champ, et qui, un instant plus tard, n'y apparaîtra plus. Dès lors, *n'est* présent, *restructivement, que* ce que *je garde sous les yeux*, ce que, dans le flux du devenir, je retiens comme « étant là », *devant* moi, à *l'avant* de moi, à l'extrême limite de mon regard actuel (*prae-sens*, et l'on pensera naturellement à E. Benveniste, 1966 : 135), *et pas plus loin.*

G. Guillaume, on le sait, opposait l'*horizontalité* du présent latin — conçu comme la *juxtaposition* d'une parcelle de temps réel, effectif, advenu, décadent (« chronotype de passé » : ω) et d'une parcelle de temps virtuel, advenant, incident (« chronotype de futur » : α) — à la *verticalité* consacrée par la morpho-syntaxe romane, et qui confère au présent français l'aspect d'une *parcelle unique* de temps, constituée par la *superposition* de α à ω : $\overset{\rightarrow}{\underset{\leftarrow}{\frac{\alpha}{\omega}}}$. — Ce qui revient à dire que le présent latin a la forme d'un instant unique, perçu *à la fois*, du même coup d'œil, comme *réel*, comme « étant là », et comme *virtuel*, de par ce qu'il porte en lui comme perspective d'absence et de non-être.

Or cette horizontalité assignée par G. Guillaume au présent latin correspond tout à fait à la définition ici proposée, et qui en fait un espace de temps limité et immobile. Mais, mieux encore, elle y trouve sa motivation, et l'explication de sa genèse. C'est, en effet :

1° en *voyant, d'abord*, « être là », avec moi, une certaine réalité, qui

est le tout dernier, « nouissimum », instant d'un devenir dont le reste est écoulé ;

2° en me rendant compte, c'est-à-dire en *concevant, ensuite*, que cette réalité est instable, que bientôt je ne la verrai plus ;

c'est, donc, en saisissant, *successivement* (et non plus d'*emblée*, comme on le fera plus tard), cette réalité comme vue être là, puis comme conçue vouée à disparaître, que je *dédouble, fige* et *constitue* cet instant en espace de temps (limité), c'est-à-dire en *horizontalité*.

On surprend là, au vrai, l'effort d'une pensée qui doit, littéralement, « s'y prendre à deux reprises » pour appréhender le réel qui passe — une pensée, par conséquent, qui n'a pas le sens de l'homogénéité du temps comme continuité. Et l'on me permettra de faire observer que cela rejoint tout à fait ce que j'ai pu écrire, ailleurs, sur le mécanisme génétique de la phrase latine, qui m'apparaît, lui aussi, comme un mécanisme fonctionnant en deux temps, soit :

1° temps d'identification des êtres vus « être là », *présents* dans la situation à dire ;

2° temps d'identification, par le verbe, du cas de *variabilité* en quoi consiste cette situation.

Mais comme il faut conclure, je passe sur tout ce que l'on peut tirer de cette approche pour l'explication et de la morphologie et de la syntaxe du verbe latin (en particulier du jeu modal). Je passe aussi sur les rapports que l'on entrevoit entre cette conception du temps et l'organisation de l'espace, telle qu'elle se reflète dans le système de la deixis. Et je voudrais conclure sur une brève réflexion qui portera sur une dimension du système verbal latin à laquelle, jusqu'ici, je m'étais interdit de faire la moindre allusion.

Il résulte, en effet, de ce qui vient d'être dit que, de ce regard « en deux temps » porté sur le *réel qui passe à sa portée, moi* ne retire que le spectacle de l'*instabilité* et du *provisoire* de cet instant ; en l'arrêtant, en le retenant dans le champ de son regard, il ne peut qu'en apercevoir la fugacité, et en attendre la fin. Et c'est la présence de cette fin prévisible, prévue, et subséquemment aperçue que signifie le « parfait », représentant ce qui est véritablement, et « data uenia », un « présent perfectum », soit : le tout premier cas de « non-présent » du verbe latin, celui que *moi*, qui n'a pas encore eu le temps de changer de temps, voit, *encore*, « être là », mais comme, déjà, « fini », « passé ».

Se trouve alors constitué ce qui m'apparaît comme la première et la plus fondamentale opposition du système verbal latin, celle d'un « présent comme *infectum* » — soit : comme « espace-de-temps-qui-est-là-attendant-sa-fin » — à un « présent comme *perfectum* », soit comme « conclusion attendue d'un espace de temps qui, déjà, n'est plus ».